

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

Deuxième partie—LE CHEMIN DU MALHEUR—(Suite)

Et si nous refusons ? Nous allons charger.—Que le chef d'escadron vienne avec trois officiers, nous nous rendrons mais nous voulons des garanties."

Nous entendions cette conversation ; la lâcheté de Cœur d'acier nous indigna.—A mort le traître, crièrent quelques voix.—A mort ! à mort ! répéta la foule. Cœur d'acier imposa silence. — Imbéciles, qui ne comprenez pas que c'est une ruse de guerre. Les chefs vont arriver, je me charge du premier. Que quelques lions republicains se cachent derrière les buissons, quatre pour chaque officier. A moi coup de feu tous les quatre rouleront dans la poussière ! L'escadron sera bien obligé de se rendre ensuite, ou nous en viendrons facilement à bout. Un long murmure d'approbation par-courut les rangs. Douze tireurs, le fusil armé, s'avancèrent en rampant vers les buissons : Tout dépravé que j'étais, cette proposition me fit horreur.—C'est un assassinat honteux ! m'écriai-je.—Pas de bruit, cher ami, me répondit Cœur d'acier, ou je te casse la tête comme à un chien.—Quand l'assassinat est profitable à un parti, c'est un devoir ajouta l'insulteur en me regardant avec mépris.—Nous ne voulons plus d'un jésuite pour chef, s'écria un ancien farçat qui brigait ma place, et les demoiselles au couvent. On commençait à murmurer autour de moi, l'orage allait éclater. L'arrivée du chef d'escadron détourna l'attention. Peu confiant dans notre loyauté, il était venu seul, dédaignant le danger pour lui, mais ne voulant pas y exposer les autres.—Bas les armes, cria-t-il, et rendez-vous. Pour toute réponse, Cœur d'acier abaissa le canon de son fusil ; douze coups de feu partirent à la fois ; cheval et cavaliers roulèrent foudroyés.—Vive la république, hurla notre chef, et la fusillade éclata. L'escadron semblait indécis, nous nous élançâmes en avant ; tout à coup les rangs s'ouvrirent et démasquèrent deux pièces d'artillerie légère dont la première vomit sur notre colonne une pluie de fer. Plus de vingt républicains tombèrent mortellement blessés.—A la montagne et sauve qui peut, crièrent plusieurs voix. Cœur d'acier fuyait comme les autres, une balle l'atteignit à la tête, il roula sur le cadavre de sa victime. Nous nous élançâmes vers le défilé, mais là nous rencontrâmes les chasseurs de Vincennes qui, embusqués dans le bois, s'élançaient de tous côtés, dans le chemin creux. Et alors, ce fut une débandade générale. Ceux qui voulaient fuir dans la plaine étaient sabrés par la cavalerie exaspérée, ceux qui tentaient de regagner la montagne rencontraient devant eux le terrible sabre-baïonnette. L'armée sur laquelle nous avions tant compté nous attaquait avec furie. Quelques centaines de fuyards parvinrent seuls à s'échapper dans les bois ; pour ma part je reçus en fuyant un coup de baïonnette dans la cuisse. D'abord je ne le sentis que peu et continuai à courir, mais la perte du sang m'affaiblit bientôt ; il me semblait qu'un nuage descendait sur mes yeux, la respiration en manquait. Je me blottis sous un buisson épais et j'attendis. Le bruit de la fusillade avait cessé, j'écoutai, je n'attendis plus rien que le bruit du vent dans les arbres ; un moment après, deux hommes passèrent en courant, puis tout entra dans le calme. Je déchirai ma chemise pour panser ma plaie, elle était plus profonde que je ne pensais ; j'avais une soif ardente et je tremblais de froid. Quand la nuit fut arrivée, j'essayai de me traîner plus loin, ma jambe était presque paralysée et je souffrais horriblement. Après trois heures de fatigues inouïes, je fus obligé de m'asseoir de nouveau. J'aurais voulu être mort et je pleurais comme un enfant. Cette nuit me parut plus longue qu'un siècle. Enfin, le soleil rougit l'horizon, et ce fut avec terreur que je m'aperçus que pendant l'obscurité je m'étais rapproché de la route au lieu de m'en éloigner. L'endroit où je me trouvais n'offrait aucun abri où je pusse me cacher, c'était un champ nouvellement labouré et détrempé par la pluie ; je réunis toutes mes forces et me levai pour rentrer dans le bois ; l'entreprise était, au-dessus de mes forces, je ne pus que ramper

jusqu'au fossés au fond duquel je me blottis, espérant échapper aux regards des passants. A peine y étais-je, qu'une bande de paysans sortit du bois et vint couper la route tout auprès de l'endroit où je me trouvais : je ne comprends pas comment ils ne me virent pas. Je les entendis se réjouir de notre défaite, ils parlaient d'une seconde bande qui avait été dispersée et dont ils poursuivaient les débris. Nous étions battus de tous côtés. Ils avaient à peine disparu, que deux fermiers conduisant une voiture passèrent devant moi : je me croyais encore sauvé cette fois, mais un gros chien qui les accompagnait me découvrit et se mit à aboyer avec fureur.—Ici Turc, dit son maître. Turc, au lieu d'obéir, continuait à hurler avec fureur. Un des fermiers revint sur ses pas et me vit dans le fossé.—Eh ! cria-t-il à son camarade, c'est un beau gibier de prison que ton chien arrête, un de ces gueux qui incendient les maisons.—Allons, l'amie en route et suis-nous, tes pareils t'attendent, et le gouvernement se chargera de ton logement. Je ne répondis rien, j'étais tellement épuisé qu'ils m'auraient tué sans que j'essayasse de résister. Voyant que je ne pouvais me lever, ils m'enlevèrent comme un cadavre, me déposèrent sur leur charrette et continuèrent leur route en parlant avec animation des événements de la veille. En chemin, nous rencontrâmes une compagnie de soldats qui conduisaient des prisonniers, d'autres allaient dans les villages opérer des arrestations. Vers midi nous arrivâmes dans un petit bourg occupé par les chasseurs. C'était tout près de l'endroit où la bataille avait eu lieu le jour précédent. Les fermiers me remirent aux mains du commandant qui me fit transporter dans une grange délabrée, espèce de prison provisoire où se trouvaient déjà une trentaine de prisonniers. J'avais la fièvre, les soldats eurent pitié de moi et m'étendirent sur la paille. J'espérais mourir. Dieu ne le permit pas, un chirurgien lava ma blessure et la pansa. Cela me fit du bien, et telle était ma fatigue que je m'endormis. Je venais de me réveiller lorsque le capitaine entra pour faire l'inspection. Le son de sa voix me causa une émotion extraordinaire. Je le regardai. C'était lui, André, mon ami, mon frère, celui qui s'était engagé aux chasseurs d'Afrique. Il était capitaine, la croix d'honneur brillait sur sa poitrine. Et moi ! ô mon Dieu ! je me cachai le visage entre mes mains.—Qu'on donne une capote à cet homme pour la nuit, nous sommes des soldats et pas des bourreaux ; et il continua, sans se douter qu'il connaissait ce misérable couvert de sang et de bone étendu à ses pieds. Le lendemain on nous fit partir pour Dragnignan. Les uns à pied, attachés deux à deux, les autres entassés sur des charriots ; un escadron de hussards nous accompagnait carabine chargée et sabre au poing. Après plusieurs heures, le commandant fit faire halte. Nous étions arrivés. Un sombre édifice aux fenêtres garnies de grilles de fer s'élevait devant nous. Des gendarmes contenaient avec peine la foule irritée qui se pressait autour du convoi ; les clefs grinçaient dans les serrures, les lourdes portes roulèrent sur leurs gonds, puis se refermèrent derrière nous avec un bruit lugubre ; le jour de l'expiation était arrivé.

Lorsque j'entendis se fermer les portes de la prison, quand je me vis dans cette cour froide et retentissante d'imprécations, de pleurs et de bruits de fer, une douleur immense s'empara de moi. Ma conscience, le plus terrible des bourreaux pour le criminel, faisait passer devant mes yeux la brillante image de mon passé. Le bandeau qui, pendant quatre années, m'avait aveuglé tomba tout à coup. Je voyais le bonheur perdu et il n'était plus en mon pouvoir de le ressaisir. Mes crimes se dressaient devant moi dans toute leur horreur. Mes complices consternés gardaient un morne silence. Au dehors on entendait les cris de la foule irritée. Je pensais à ma femme, à mes enfants. Oh ! alors je maudis mon orgueil insensé. Alors, comme Adam chassé du paradis terrestre, je compris ce que j'avais perdu, et penchant ma tête sur ma poitrine je sentis mon cœur se briser. Plusieurs d'entre nous étaient blessés, on nous transféra à l'hôpital de la prison ; j'avais une fièvre ardente et dans mon délire j'appelais Henriette, Joseph, Henri. Il me semblait qu'on m'arrachait de leurs bras, je ne voulais pas les quitter, mais Antoine m'entraînait avec un rire sinistre, puis il passait devant mes yeux des lieux d'incendie ; la figure du chef d'escadron, sombre et terrible, se penchait sur moi et me criait d'une voix menaçante : Voleur, assassin. En recouvrant ma raison, je vis près de moi